Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 49

Artikel: Au catéchisme
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222916

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

feld. Par les fenêtres ouvertes, on aperçoit un immense pâturage, une vaste pelouse d'un vert éclatant qui descend brusquement dans le ravin de la Sitter pour remonter tout là-bas, très loin, jusqu'au massif rocheux du Saentis.

De Gais, la route descend vers Appenzell, une belle route qui serpente dans les prés où paysans et paysannes, pieds nus, et munis de petits rateaux, retournent le regain parfumé. Brusquement la Sitter apparaît : nous la franchissons sur un pont de pierre et, en quelques minutes, nous pénétrons dans la bourgade d'Appenzell. Il y a d'abord une longue rue étroite bordée de magasins au plafond bas, puis des ruelles adjacentes, un peu plus larges, aux maisons espacées. Seule, la rue principale a conservé son cachet pittoresque : il y a partout des fenêtres à accolades, des balcons fleuris et des vieilles portes massives. Puis l'on arrive devant l'hôtel de ville dont la façade peinte rappelle des scènes légendaires de l'histoire appenzelloise. Voici un peu au-dessous des petites fenêtres qui éclairent la salle de conseil, un bas-relief représentant Uoli Rotach, armé de sa massue et tenant tête à une troupe d'Autrichiens au col du Stoss. Plus haut, il y a une fresque : ce sont des magistrats en robe qui président une landsgemeinde. Et partout, l'on voit l'ours d'Appenzell dressé sur ses pattes de derrière, dans cette attitude défensive qui symbolise l'héroïque résistance des Appenzellois au quinzième siècle. En ces temps glorieux, les montagnards de ce pays luttaient pour la liberté à la fois contre le prince-abbé de St-Gall et contre la maison d'Autriche.

Quand on a traversé la rue principale, on revient sur ses pas et l'on s'attarde devant ces petites maisons à un étage. Par les fenêtres ouvertes, on entend des rires d'enfants et, dans les jardinets, des femmes sont assises sous une tonnelle. Elles brodent sans relâche, les femmes d'Appenzell, avec cette application et cette patience qui sont proverbiales dans tout le pays. Il n'est pas rare de voir côte à côte, la grand' mère, la mère et la fille : trois générations attachées au même labeur.

M. Gonzague de Reynold écrit quelque part dans ses *Cités et Pays suisses :* « Savez-vous pourquoi dans Appenzell Rhodes-Intérieures, les femmes sont toutes jolies ? C'est parce qu'elles portent toutes encore le costume : cheveux ondulés avec la raie au milieu, petit chignon, peigne d'argent ; chemisette empesée ; corsage noir à plaque de carton, orné de lacets, de boutons en filigrane et de chaînettes ; jupes tuyautées. Mais j'admire surtout les tabliers de moire : noirs pour les femmes âgées, comme le plumage des corbeaux au soleil ; et pour les jeunes, crème, lilas, grenat, gorge de pigeon, ou bleus à reflets verts comme le col des paons. »

Ces lignes furent écrites il y a plus de dix ans. Hélas, nous n'avons vu ni jupes tuyautées, ni chemisettes empesées, ni tabliers de moire. Les brodeuses d'Appenzell sont assises devant leurs maisons, dans leurs vêtements de tous les jours. La grand'mère est en noir, la mère en gris ou en mauve et la fille en jupe courte et bas de soie. Pour voir, ailleurs qu'au Musée National, le costume cher à M. de Reynold, il faut sans doute assister à une sortie de messe, à une fête patronale ou à quelque manifestation locale.

Dès qu'on quitte Appenzell, la route monte. A mesure qu'on s'élève, on aperçoit mieux ces innombrables maisonnettes, construites au petit bonheur et groupées autour de la grande église, à la tour carrée, qui se dresse, toute blanche, au-dessus des toits bruns.

La route franchit un col, elle fait un coude et l'on change de monde : la vallée de la Sitter disparaît brusquement pour faire place à celle de l'Urnaesch. Nous approchons du Toggenbourg.

Jean des Sapins..

Au catéchisme. — Nous n'étions pas de première force en histoire sainte, à l'école primaire.

Le pasteur posa, un jour, cette question à l'un de nous :

— Que firent les Hébreux après avoir passé la mer Rouge ?

— Ils firent arrêter le soleil par Josué, répliqua le jeune cancre, et se séchèrent.

LAISSONS BRULER !...

UNE « flacère balkanique », — façon de parler, — ou, pour mieux dire, une parcelle de pré-marais longeant le grand canal d'assainissement de la plaine du Rhône, fut récemment le théâtre d'un incendie. Une cigarette à moitié éteinte ou un vieux cigare en combustion, en fut, probablement, la cause initiale. Et les malheureux ouvriers qui peinaient en ces lieux arides, assistèrent, impuissants, aux progrès du feu dans les herbes sèches. Des tas de litière furent atteints et transformés en torches. Voyant cela, Jean-Pierre et Jean-Marc résolurent de se rendre au village voisin de Stambouli afin d'y quérir du secours.

Le hasard voulut que le capitaine des pompiers fut absent de la localité et que son lieutenant se trouvât occupé fort loin, sur les bords du « Bay ». Bref, on ne voyait « pas un chat » dans cette « Macédoine »!

Après avoir cherché longtemps, nos ouvriers finirent par découvrir au « bar oriental », un sergent de sapeurs, — homme de génie, — qui consentit à aller voir ce qui se passait. Le gradé de la milice municipale acheva d'ingurgiter le verre commencé et, parant au plus pressé, accompagna, sans endosser ni casque ni chevrons, les deux messagers. Avant de donner l'alarme, faire l'appel et contrôler les livrets de service, pensait-il, avec raison, « il faut voir ! »

Dans le lointain montait une fumée « flat ». Il semblait que la brousse du Far-West ou la steppe d'Anatolie flambait.

Mais le sergent, posé comme tout bon Vaudois qui se respecte, tenait surtout à ne pas commettre de gaffe. Il regarda, examina, délimita.

Si le Vaudois a toujours été un excellent soldat, c'est que, parmi les Gaulois, il est l'un des plus calmes.

Le sergent donc, avant de s'emballer, s'orienta. N'est-ce pas l'a, b, c de toute tactique ? Sherlock Holmes ne faisait pas autrement avant de partir en guerre.

Aussi, après qu'il se fût orienté, le pompier conclut avec logique :

— Dites-voir, les gaillards, pas de bêtise, hein! La flachère qui brûle est sur le territoire de la commune de Chambon. Je ne voudrais pas m'y « brûler les doigts » sans ordre supérieur !

Et, comme c'était la sagesse même, on s'en alla « prendre un verre ».

Mex.

Dr JULIUS FULPIUS OU LES AVENTURES D'UN CARABINIER

BON nombre de Lausannois connaissent M. Fulpius ou le Dr Julius, nom sous lequel on l'aborde communément dans son quartier. Petit ou grand homme, suivant le sens que l'on attribue à ces qualificatifs, il porte une moustache couleur sel et poivre dont la pointe du côté droit se trouve certains jours singulièrement chiffonnée, ce qui chez lui est toujours un signe d'un grand travail intérieur. D'une démarche assurée, il a un coup de talon caractéristique qui met en fuite les moineaux pépiant sur les rebords des toits. Se conformant aux habitudes de notre époque avide de « façade » et de parade, époque où les citoyens qui se respectent doivent posséder, sinon une auto, du moins un titre quelconque, M. Fulpius s'est décerné à lui-même, en un jour plein de malice, le titre de docteur. Il est évident que s'il avait été maître de danses, comme par exemple M. Tournanrong, il eût revendiqué le titre de professeur, vu que le fait d'avoir de la science à revendre permet évidemment de s'attifer du titre réservé à ceux qui enseignent.

M. Fulpius, lui, n'est pas, au demeurant, un babillard qui jette son érudition à tous les vents, et c'est pour cela qu'il ne veut être que docteur. Du reste, ce titre, bien qu'il n'ait pas été octroyé par la faculté, est parfaitement mérité puisque M. Julius rajuste des côtes, remet des bras démis, redresse des organes atrophiés, les remplace même avec un plein succès, ravive le cœur, en un mot insuffle avec art une vie nouvelle à toutes les montres que la brusquerie ou la négligence des hommes expose à une inaction mortelle. Se dire docteur des êtres vivants ou docteur des choses inanimées auxquelles il s'agit d'inoculer l'élixir de vie, cela revient au même, ce me semble ; c'est pourquoi pour nous, les initiés, M. Fulpius restera le docteur Julius.

Or, en juillet dernier, notre docteur, qui dans ses loisirs est un carabinier hors ligne, prit sa valise, son fusil, et dans le plus strict incognito — pareil à celui des monarques en vacances — se fit conduire en auto de la Cité à la gare de Lausanne, car il s'agissait d'éviter à tout prix que quelque ignorant des règles régissant la chance et la malchance ne vint souhaiter bon voyage au tireur s'embarquant pour le tir fédéral de Bellinzone. Arrivé à la gare, M. Fulpius prit son billet si furtivement et avec une telle crainte de rencontrer une connaissance sur son chemin qu'il se fit remarquer de l'agent de police en faction, lequel ne le lâcha plus des yeux. Le train pour Berne ayant du retard, le Dr Julius, incommodé par les œillades peu amicales du gardien de la paix, chercha à s'y soustraire en fuyant à l'extrémité orientale du quai d'embarquement. Devant cette nouvelle tactique toujours plus équivoque, le gendarme, très fort en psychologie, n'hésita plus. Il s'avança d'un pas ferme et demanda en enflant la voix pour se donner du courage :

— Qui êtes-vous et où allez-vous ?

Le docteur n'eut pas de peine à prouver ses origines et sa parfaite honorabilité. Puis, afin d'enlever à l'agent de police tout reste de soupçon et la velléité de le licencier peut-être avec un malencontreux « bonne chance », Fulpius lui découvrit le fond de son cœur en racontant que c'était précisément pour éviter un pareil souhait — en l'occurrence un porte-malheur — qu'il redoutait si fort de se trouver face à face avec quelque personne de sa connaissance.

Une fois le train venant de Genève en gare, le docteur eut bien soin de ne s'introduire dans un wagon qu'après s'être consciencieusement assuré qu'il ne recelait aucune physionomie connue. Par excès de prudence, il se réfugia même dans le compartiment des non fumeurs et prit place sur un banc vierge de vis-à-vis. Tout alla bien jusqu'à Romont où un inconnu, attiré par le fusil accroché à la patère, vint s'asseoir hardiment aux côtés de notre voyageur qui le dévisagea d'un air peu sociable.

— Alors, vous vous rendez au tir fédéral ? lui dit l'intrus.

— Non, je vais à Berne, fut la réponse.

— A Berne, pour un tir préparatoire, sans doute ?

— Non, je porte mon arme chez l'armurier.

Un peu honteux du mensonge qu'il venait de débiter sans sourciller, le docteur s'empressa de sortir un journal de sa poche pour signifier à l'intrus que la conversation avait assez duré.

A Moutzopolis, M. Fulpius disposait en plein midi d'une heure d'arrêt, avant de pouvoir repartir dans la direction de Lucerne. Par circonspection, il avait décliné énergiquement une invitation à dîner chez des parents habitant la capitale, craignant de voir une femme ou des enfants, dont la mémoire est toujours courte, lui crier «bonne chance» au moment des adieux.

Dans le train de Berne à Lucerne, le Dr Julius, pour accroître sa sécurité, se donna l'air de somnoler. Cela n'empêcha point un indigène de Langnau de lui toucher le genou du bout du doigt pour lui demander en allemand s'il allait à Bellinzone.

— Comprends pas, lui fit Fulpius, feignant de ne pas connaître la langue de Jérémias Gotthelf.

Le citoyen de Langnau, ignorant apparemment le français ou intimidé par le ton sec de la réponse, se tint coi.

A Entlebuch, nouvelle alerte. Un lucernois entreprenant vint à son tour interpeller à bout portant notre docteur qui se donnait bien du mal pour tenir les paupières baissées.

— Comprends pas ! geignit M. Fulpius.

Le lucernois répéta alors sa question en français.

— Comprends pas ! vociféra le Dr Julius sans regarder son interlocuteur.